

INVITATION AU VOYAGE :

Une salle de classe remplie d'élèves attentifs... Béatrice, la conférencière est devant eux. Les élèves ne savent pas qu'ils sont en présence d'un spectacle. Ils le découvriront au fur et à mesure de l'avancée du texte. La conférencière sera présentée comme une « vraie » conférencière par la ou le « vrai » professeur.

La Conférencière : Bonjour ! je me présente : je suis Mademoiselle Béatrice Quichai-Unic , et je participe à une action nationale pour le développement et l'initiation aux musiques anciennes, particulièrement celles de la période baroque. De fait je suis spécialiste de l'art lyrique du XVII^{ème} Siècle depuis plusieurs années. Ma thèse de fin d'études s'intitulait : « De l'inconvénient ou de l'avantage des cordes en boyau pour restituer sur des instruments anciens le lyrisme, l'émotion et la justesse de la musique baroque entre le 26 janvier 1685 et le 4 mai de la même année, particulièrement dans le champ du théâtre lyrique. » Alors quand Monsieur Trachert (mon directeur), un monsieur particulièrement érudit et je dois dire assez bel homme, bref quand Guy m'a dit : « Béatrice, ça vous dirait de quitter un peu Paris pour parcourir la Province ? Parce que, Béatrice, je dois vous dire que vos collègues, eux, ne seraient pas du tout contre ! Alors, Béatrice ? » Alors, moi j'ai dit : « Ok, Guy : j'accepte cette mission ! » Le jour de mon pot de départ, mes collègues étaient tous absents. Ils étaient partis pour une réunion importante. Pour remercier Guy, je lui ai offert une cravate rouge, jaune et grenat et lui ai chanté un « anthem » de Henry Purcell. Ce « Sing unto the Lord » à pleine voix, comme ça debout sur son bureau : ça avait de la gueule ! Je voulais lui chanter aussi : « O lead me to some peacefull gloom ! », après avoir débouché ma bouteille de Crément, mais Guy a dû partir rapidement : il avait une réunion importante, lui aussi. Je dois dire que depuis toujours : j'aime chanter. D'après Madame Pétard, mon professeur, (oui c'est son nom : Madame Pétard), d'après elle je suis une de ses élèves les plus ... assidue. Madame Pétard aussi était contente que je parte. Enfin, bref, me voilà aujourd'hui pour vous parler d'une œuvre majeure de l'Art Lyrique : l'opéra Didon et Énée de Henry Purcell. *(Elle écrit au tableau : « Didon et Énée : 1685 » et « Henry Purcell : 1659-1695 », elle sort ensuite sa thèse de l'épaisseur d'un bottin)* Je vous propose de vous lire toute ma thèse, en guise de préliminaire. Après une petite pause, je vous ferai un exposé sur l'œuvre elle-même. Il sera alors temps d'échanger avec vous, sous la forme traditionnelle des questions-réponses. Bien ! *(Elle s'assoit au bureau du professeur et commence sa lecture.)* « Henry Purcell est né en Angleterre en 1659. Il a grandi au sein d'une famille de petits fonctionnaires musicaux à Londres dans le quartier de Westminster. Il sera élevé par son oncle après la mort brutal de son père. Son éducation musicale achevée, le jeune Henry, est engagé comme musicien de la cour, par le nouveau Roi d'Angleterre, Charles II de retour de France, où il était en exil. C'est probablement ... » *(Elle s'interrompt.)* Vous savez, des fois, pendant que j'écrivais ma thèse : je rêvais que je rencontrais un contemporain de Purcell. Ce personnage droit sorti du Londres du XVII^{ème} Siècle me révélait ce qu'il se passait réellement dans les rues, dans les salles de concert, dans les théâtres. Je désirais tellement cette rencontre, que je me suis mise à frotter mon livre comme une

folle. *(Elle frotte un livre.)* Oui, j'avais lu quelque part quand j'étais enfant, qu'en frottant une lampe on pouvait être exaucé ses vœux. N'ayant pas de lampe sous la main, j'ai pris le premier objet venu. Et j'ai frotté, frotté... *(Elle le fait.)* Et, soudain ... *(On entend frapper à la porte.)* Oui ? *(La porte s'ouvre, Mary apparaît.)*

Mary : Bonjour !

La Conférencière : Bonjour !

Mary : Je m'appelle Mary. Elisabeth n'est pas là, par hasard ?

La Conférencière : Euh, non !

Mary : Tant pis ! Au revoir ! *(elle va pour sortir, mais soudain avise le lecteur de CD.)* My God ! mais c'est quoi ce drôle d'objet ?

La Conférencière : Un lecteur de CD ! Vous voulez voir comment ça marche ?

Mary : Si ça ne vous dérange pas...

La Conférencière : Voilà ! *(elle appuie sur « play » et on entend de la musique)*

Mary : Fantastic ! *(Après un temps)* Mais c'est la musique de Henry Purcell ?

La Conférencière : Vous connaissez ?

Mary : Bien sûr : c'est l'ouverture de l'opéra sur lequel je travaille en ce moment avec lui !

La conférencière : Vous travaillez sur Didon et Enée avec Henry Purcell ? Ah ! mon Dieu, je me sens mal : le truc de la lampe a marché !

Mary : Ça n'est pas si extraordinaire : je suis pensionnaire à la Josias Priest's Boarding School, et en ce moment nous répétons Didon...

La conférencière : La Josias Priest's School à Chelsea ?

Mary : Vous connaissez ?

La conférencière : Ben, je veux , mon neveu : c'est dans ce pensionnat de jeunes filles qu'aurait été joué pour la première fois Didon et Enée, accompagné au clavecin par Purcell lui-même !

Mary : Eh bien, moi j'y jouerai le rôle de la Sorcière...

La conférencière : C'est donc vous qui avez créé le rôle de l'Enchanteresse ?

Mary : Non, c'est moi qui vais le créer : je vous rappelle que nous ne sommes qu'au mois d'avril 1689, et que nous sommes encore en répétition ! Nous allons jouer la première représentation au printemps et j'ai déjà le trac !

La porte s'ouvre.

Mary : Ah ! te voilà enfin

Elisabeth : Oui : voilà une heure que je tourne dans cette drôle d'école !

La conférencière : Bon, asseyez-vous Mademoiselle. La prochaine fois tâchez d'arriver à l'heure au cours.

Elisabeth : *(En entendant la musique)* : Mais c'est le début de Didon, la musique de l'ouverture de l'opéra de Purcell !

La conférencière : Bravo ! N'est-ce pas que cela ressemble à de la musique française : on dirait du Lully. J'ai dit dans ma thèse que c'était sous l'influence de Charles II qui venait de rentrer d'exil en France que Purcell...

Elisabeth : Mais dites-moi comment vous faites pour faire tenir tant de musiciens dans une aussi petite boîte ?

La conférencière : (*elle arrête l'appareil*) : Ne me dites pas que vous aussi vous venez du XVIIème siècle !

Elisabeth : Ben, si ! Je suis à la Josias Priest's Boarding School.

La conférencière : Ah ! je me sens mal !

Mary : Ah non ! Vous n'allez pas recommencer ! C'est de votre faute, aussi : vous n'aviez qu'à pas froter votre livre !

Elisabeth : Surtout pas deux fois ! Si vous aviez continué à le froter : c'est tout le pensionnat qui serait ici !

La conférencière : Excusez-moi, je suis confuse ...

Elisabeth : That's alright, Mrs Aladin ! Don't worry : I'm pulling your leg ! I am Elisabeth. Glad to meet you !

La conférencière : De même, Elisabeth, (*Regardant soudain les élèves.*) Mais avec tous ces événements je vous avais oublié. C'est vrai que je ne vous ai pas parlé de l'intrigue. En fait le librettiste, Nathum Tate...

Elisabeth : Le quoi ?

La conférencière : Le librettiste, c'est celui qui écrit le livret de l'opéra. Ou si vous voulez celui qui écrit l'intrigue et le texte qui est mis en musique par le compositeur.

Elisabeth : Le livret : c'est comme ça que vous l'appellez ?

Mary : Oui, les Italiens l'appellent « libretto » : petit livre. C'est presque pareil...

Elisabeth : C'est vrai.

La conférencière : Alors mes chers enfants, Béatrice va vous raconter la belle histoire de Didon et Enée écrite par Nathum Tate...

Elisabeth : Mais pourquoi vous leur parlez comme ça ?

La conférencière : Je ne sais pas. Quoi qu'il en soit : Didon est la reine de Carthage. Carthage qu'aujourd'hui nous appelons Tunis...

Mary : Au fait Mademoiselle « Jesaistout », savez-vous, au moins comment Didon est devenue Reine de Carthage ?

La conférencière : Attendez... Ca me dit quelque chose : j'ai lu ça quelque part... C'est une histoire de peau de bête, non ?

Mary : A peu près. Quand Didon s'est exilée sur la terre qui allait devenir Carthage, elle a rencontré le Roi Yarbass dont Carthage était une partie du territoire. Yarbass lui a offert un petit morceau de son royaume qui serait grand comme la peau d'un bœuf mis à plat. Sous les rires des hommes de Yarbass, Didon accepte. Elle se saisit de la peau, la découpe en fines lanières, qu'elle attache les unes aux autres jusqu'à former un immense cercle. Un cercle d'une telle circonférence qu'on pouvait y faire tenir une ville. Voilà comment Didon a pu fonder Carthage !

Elisabeth : Et voilà comment Yarbas est tombé éperdument amoureux de Didon !

Mary : Tellement qu'il l'a demandée en mariage.

Elisabeth : Didon a refusé par fidélité à Sychée, son époux disparu...

La conférencière : Sychée ?

Mary : Oui, Sychée que Pygmalion, le frère de Didon avait assassiné...

La conférencière : Mon Dieu ! Mais c'est terrible !

Elisabeth : Vous ne saviez pas ?

La conférencière : Non !

Elisabeth : Mais qu'est-ce que vous apprenez dans vos écoles du XXIème Siècle ?

La conférencière : Le commerce, l'informatique, la comptabilité...

Elisabeth : Et ça sert à quoi ?

La conférencière : A vrai dire, je ne sais pas...

Mary : Et l'Énéide de Virgile, ils l'étudient ?

La conférencière : Oui, un peu ...

Mary : Ils ne pourront pas comprendre l'intrigue de Didon et Énée si ils ne connaissent pas l'Énéide. C'est de là qu'elle est tirée...

La conférencière : C'est en partie pour ça que je suis ici...

Elisabeth : Ils ont de la chance de vous avoir !

La conférencière : Bien aimable !

Elisabeth : Dans l'Énéïde : Didon s'appelle aussi Elissa : c'est la fille du Roi de Tyr. Mais on la surnommait Didon, ce qui en Phénicien signifie : « la nomade » ou « l'errante ». Elle avait quitté l'Asie Mineure pour échapper à l'assassin de son époux, son propre frère qui ...

Mary : Oui, Pygmalion. Mais ça on l'a déjà dit !

Elisabeth : C'est vrai ! En tous cas, cette affaire lui a permis de fonder Carthage sur le continent africain ...

Mary : Ca aussi on l'a déjà dit : c'est l'histoire du bœuf ...

Elisabeth : Oui ... Et c'est à Carthage que commence notre opéra. Car c'est là, qu'elle rencontre Énée, un prince troyen qui venait de perdre la guerre de Troie, et qui comme par hasard échoue ses bateaux sur les côtes de Carthage. Énée est le fils d'un humain et d'une déesse. Il allait en route pour Italie. Il avait reçu la mission de fonder Rome !

Mary : Et bien toute cette histoire est racontée par Virgile, un grand poète latin dans l'Antiquité. Et, on peut le lire dans le livre IV de l'Énéïde !

La conférencière : Bon et bien puisque vous êtes si cultivées, je vais vous faire écouter une autre composition de Purcell, et on va voir si vous la reconnaissez ! (*Elle met le CD en marche. On entend « La Marche pour les Obsèques de la Reine Mary ».*)

Elisabeth : C'est beau !

Mary : Mais ce n'est pas du Purcell !

La conférencière : Pas du Purcell ! Vous voulez rire ! C'est « La Marche pour les Obsèques de la Reine Mary », qu'il a composée en 1695 !

Mary : Mais enfin, Béatrice : comment voulez-vous que nous connaissions une pièce composée en 1695, alors que vous nous avez fait quitter Londres le 28 Avril 1689 !

La conférencière : Tiens, c'est vrai ! Pardonnez-moi !

Elisabeth : Notre Reine va donc mourir en 1695 ! Et dire qu'il y a quelques jours seulement nous étions à son couronnement !

Mary : Oui il faisait très beau : c'était le 12 Avril dernier !

Elisabeth : Le 11 !

Mary : Mais non : le 12 ! J'en suis sûr c'est le jour de l'anniversaire de ma neuvième sœur !

Elisabeth : C'était le 11 Avril ! Je m'en souviens : ils étaient si beaux : elle et son Guillaume ! (*A La Conférencière qui cherche quelque chose dans sa thèse.*) D'ailleurs c'est Purcell qui a écrit la musique de la cérémonie !

La Conférencière : Vous verrez que dans un proche avenir il composera beaucoup pour vos souverains : pour leurs naissances, leurs mariages, leurs enterrements ... Tiens j'ai trouvé ! (*Elle lit une page de sa thèse.*) « Marie II Stuart, reine d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse. Fille de Jacques II, elle règne conjointement avec son mari Guillaume III de

Nassau... « *(Elle continue de lire en silence, puis.)* Voilà : « couronnée le 11 Avril 1689 ... » Désolée Elisabeth, c'est Mary qui a raison !

Elisabeth : J'espère que toutes ces musiques lui rapporteront plus d'argent que son opéra ...

La Conférencière : Au fait : savez-vous combien il va composer d'opéras après Didon ?

Mary : Je ne sais pas une dizaine ...

La Conférencière : Faux ! Il n'en fera que deux autres : « King Arthur » et « The Fairy Queen ». Et tout ça dans les trois ans qui viennent ...

Elisabeth : Mais, alors : il va mourir très jeune ?

La Conférencière : Eh bien : il va mourir en ... *(Elle pointe la date écrite au tableau.)*

Mary : Ne dites rien ! On le saura bien assez tôt ! Vous leur direz quand on sera parti ...

La Conférencière : Ils le savent déjà ! De toutes façons, trois opéras pour un compositeur d'un pays comme l'Angleterre qui préfère le théâtre à l'opéra, c'est déjà pas si mal ...

Mary : Il paraît que vous les Français vous aimez l'opéra presque autant que les Italiens !

Elisabeth : Vous avez déjà rencontré Lully ?

Mary : Et Molière, il est sympa ?

La Conférencière : *(Sur le même ton.)* Et vous, vous avez pris le thé avec Shakespeare ?

Elisabeth : Mais non il est mort en 1616, on était même pas né !

La Conférencière : Moi je suis née en 1982, Molière en 1622 et Lully en 1632 ! Vous avez d'autres questions ?

Elisabeth : *(A Mary.)* Qu'est-ce qu'elle peut m'agacer !

Mary : *(A Elisabeth.)* Chut ! *(A Béatrice.)* Et bien, moi j'ai un copain qui a joué un soldat dans Macbeth à Drury Lane, au Théâtre Royal !

La Conférencière : Super !

Mary : Et il m'a fait rencontrer Thomas Betterton !

La Conférencière : Ouah ! Thomas Betterton !

Mary : Vous le connaissez ?

La Conférencière : Je veux, mon neveu ! *(Elle cherche une page dans sa thèse et lit.)*
« Thomas Betterton, 1635-1710 ...

Mary : Mon Dieu ! Il va mourir en 1710 ?

La Conférencière : Oui, à 75 ans ! Vous inquiétez pas, vous avez encore beaucoup de temps pour le revoir ...

Mary : *(A Elisabeth.)* Moi aussi, elle m'agace ...

Elisabeth : (*A Mary.*) Oui, mais pas autant que moi !

La Conférencière : (*Continuant sa lecture.*) « Thomas Beterton fut l'une des figures les plus marquantes du théâtre de la Restauration. Comédien très populaire, il excellait dans le comique et le tragique. Il a joué un rôle essentiel dans la création d'une forme d'opéra « à l'anglaise ».

Mary : Ah bon ?

La Conférencière : Vous verrez ça dans quelques années : quand vous serez plus grandes !

Elisabeth : (*A Mary.*) Non, mais alors vraiment, elle est très agaçante !

La Conférencière : Parce que contrairement à l'opéra français qui est calqué sur la forme de notre tragédie classique de Corneille ou de Racine où l'on ne mélange pas les genres, chez vous, comme chez Shakespeare, dans le même opéra, on pleure, on rit et on a peur ...

Mary : C'est vrai que dans Didon, juste avant la scène finale où elle meurt : il y a la scène des marins ivres. La musique ressemble à ce moment-là à celle qu'on entend dans nos rues, ou dans nos tavernes ...

Elisabeth : (*A Mary.*) Ce qu'elle dit a beau être vrai : elle m'agace quand même !

La Conférencière : (*Le nez dans sa thèse.*) Vous parliez de la mort de Didon, qui est un vrai bijou. Voilà ce que j'en dis page 324 : « Le douloureux lamento en sol mineur précédant la mort de Didon, s'élève sur une sombre descente chromatique vers l'abîme, basse obstinée parmi les plus poignantes que Purcell ait écrites. »

Elisabeth : Rien compris !

La Conférencière : Je veux dire qu'avec le procédé de la « basse obstinée » ...

Mary : C'est quoi ?

La Conférencière : C'est un procédé musical qui consiste à répéter indéfiniment le même motif musical, ou si vous voulez : la même musique dans les sons graves, alors que l'interprète chante dessus, des variations.

Elisabeth : Oui, ben c'est simplement ce qu'on appelle: « the ground » !

La Conférencière : Exactement ! Écoutez ! *(Elle met en route le CD : on entend l'air de Didon.)* Purcell avec « the ground », le sol, la basse obstinée, nous raconte la terre sur laquelle Didon va étendre son corps bientôt sans vie ! Mais son âme, elle, au-dessus : chante et se libère ! Vous entendez la basse : le même motif est répété, répété, répété encore ! Dessus Didon construit des développements et des variations.

Mary : *(A la fin de l'air.)* C'est beau ! Maintenant, vous voudriez pas un peu me parler du personnage que je chante ?

La Conférencière : Vous chantez une sorcière, je crois ?

Mary : La sorcière principale !

La Conférencière : Ah oui : vous me l'avez déjà dit ! Nous, nous l'appelons : l'Enchanteresse. J'ai quelque chose ici pour vous ! *(Elle passe la thèse à Mary et y pointe un passage.)*

Mary : « Les personnages des trois sorcières n'existent pas chez Virgile, ce sont les Dieux et les Déeses qui manipulent les destins des personnages. Dans le Didon de Purcell, ils sont remplacés par des sorcières qui semblent tout droit sorties d'une pièce de Shakespeare. Dans le théâtre de la Restauration dans l'Angleterre de cette époque, la sorcière était un personnage risible pour les élites, mais très effrayant pour les couches populaires. La sorcière symbolisait aussi le catholicisme romain, pas très en faveur en Angleterre... »

Elisabeth : Je m'ennuie ! Si on revenait à notre histoire, plutôt ...

La Conférencière : (*Vexée et reprenant sa thèse.*) Si vous voulez ... Allez-y : je vous en prie !

Elisabeth : Donc une fois installée, Didon fait de Carthage une nation riche et puissante.

La Conférencière : Très aidée politiquement par sa sœur Bélinda ...

Elisabeth : Oui ... Arrivent alors ...

Mary : Dans l'Énéïde, Virgile l'appelle Anna ...

Elisabeth : C'est vrai ...

La Conférencière : D'ailleurs dans l'opéra ce n'est pas vraiment sa sœur. C'est plutôt une confidente. En fait dans ma thèse, j'ai ;;;

Elisabeth : Oh ! Vous pouvez me laisser un peu parler s'il-vous-plaît ? Bon ! Alors, arrivent Énée et ses hommes. Ils ont fait naufrage. Didon les recueille et devient peu à peu amoureuse de lui ...

Mary : Faut dire, qu'il est très beau !

Elisabeth : Oui, mais qu'aussi il raconte magnifiquement ses aventures. Par fidélité pour son époux défunt, Didon a du mal à se déclarer. Bélinda, l'encourage : « Allez ! Fais-toi plaisir ! Lâche-toi un peu ! Arrête d'être si triste ! »

Mary : Attends ! J'ai une idée ! (*A Béatrice.*) Vous chantez ?

La Conférencière : Un peu mon neveu ! J'étais chez Madame Pétard !

Elisabeth : Connais pas ! C'est une marchande de jouets ?

La Conférencière : C'est un prof de chant très renommé. Vraiment excellente !

Elisabeth : Si vous le dites ...

Mary : Vous voulez bien chanter avec nous deux le chœur : « Banish care ! Banish sorrow ! » ?

La Conférencière : C'est quand les gens de la cour encouragent Didon à se laisser aller ?

Mary : C'est ça, ils aident Bélinda pour que Didon accepte de prendre Énée pour époux. (*Aux élèves.*) Vous allez entendre des vraies voix au lieu d'écouter celles qui sortent de cette petite boîte ...

Les trois chantent le chœur.

Elisabeth : Didon se laisse convaincre et le premier acte se termine sur une danse qui célèbre le triomphe de l'amour !

Mary : Je pourrai raconter le deuxième acte ?

Elisabeth : Si tu y tiens !

Mary : Après tout c'est l'acte des sorcières : c'est donc mon acte !

La Conférencière : Bon et bien allez-y ! Moi, je vais passer un coup de fil en attendant !
(Elle sort de la salle, en leur montrant son portable.)

Mary : Encore une petite boîte ! C'est une manie ! En tous cas : elle avait pas l'air content !

Elisabeth : Alors ça, tu vois : je m'en fous !

Mary : « Passer un coup de fil » : qu'est-ce que ça veut dire ?

Elisabeth : Ils doivent dire ça quand ils ont une envie pressante ...

Mary : Tu crois ? *(Aux élèves)* Bon : le deuxième acte se passe dans la caverne des sorcières. Elles détestent voir les humains heureux. Alors, elles complotent pour provoquer la mort de Didon et la ruine de Carthage. C'est leur idée fixe ! Pour y parvenir, l'Enchanteresse a une idée machiavélique. Pendant une chasse à cour, elle fait éclater un orage pour faire fuir tous les invités. Puis elle envoie à Énée, son démon transformé en Mercure. Le faux messager de Jupiter fait alors la leçon au Troyen, resté seul dans les bois.

Elisabeth : Je peux faire le démon ?

Mary : Vas-y ! Moi, je fais Énée.

Elisabeth : Eh ! Toi !

Mary : Oui ?

Elisabeth : Je suis Mercure. C'est Jupiter qui m'envoie !

Mary : Jupiter !

Elisabeth : Oui, et il est pas content du tout, Jupiter !

Mary : Ah bon ?

Elisabeth : Ben, il y a de quoi ! Tu es parti de Troie il y a dix ans au moins, pour fonder Rome ! Et tu es en Afrique !

Mary : La mer était très mauvaise ! Et puis si vous saviez le nombre de Dieux et de Déeses qui m'ont mis des bâtons dans les roues ! Euh, non ! Du sable sous les rames !

Elisabeth : Bon, admettons ! Mais tu passes par l'Afrique pour aller en Italie, toi ? De Troie, y avait quand même plus court !

Mary : Oui. Alors, ça effectivement : c'est une erreur. J'ai jamais eu le sens de l'orientation.

Mary : Attends ! C'est pas le plus grave. Après avoir échoué tes bateaux à Carthage, tu décides, comme ça, d'y rester pour un temps indéterminé, afin de filer le parfait amour, avec la maîtresse des lieux. Alors ça, vois-tu : c'est plus possible ! C'est surtout ça qui a mis en colère Jupiter. Alors, reprends-toi ! Secoue tes équipiers, et mets tes bateaux en route vers Rome et fonde-la cette foutue civilisation !

Elisabeth : Très bien : j'obéirai à Jupiter ! Mais sache que ce n'est pas le plus difficile. Ce qui m'inquiète c'est comment je vais pouvoir annoncer mon départ à Didon ...

Mary : Alors ça, vois-tu, mon gars : c'est ton problème. Bye !

Elisabeth : Ah ! Ciel ! Comment dire à ma bien aimée que je dois ...

La porte s'ouvre. Béatrice revient. Mary se tortille.

Mary : Hou la la ! Moi aussi, il faut vite que j'aille passer un coup de fil !

Elle sort.

Elisabeth : Ca y est : nous avons fini de leur raconter le deuxième acte. Je me demandais ce que vous ...

La Conférencière : Je viens de parler à Guy. Il est muté à Troye !

Elisabeth : A Troie ?

La Conférencière : Oui dans l'Aube. Un trou à cent soixante bornes de Paris. C'est fini : je ne le verrai plus. Avant de partir il a prolongé ma mission ...

Elisabeth : Super !

La Conférencière : Oh, c'est surtout rapport aux collègues qui sont pas pressés de me voir revenir ! Il avait l'air heureux. Il est fort : il sait cacher sa peine ... Je crois qu'il en pince vraiment pour moi.

Elisabeth : Je sais pas si il en pince pour vous, mais en tous cas vous en pincer pour lui. Cela dit : je vous rappelle que nous sommes devant des jeunes gens à qui vous devez parler de Didon et Énée et qui ne semblent pas être très passionnés par vos problèmes de cœur !

La Conférencière : Vous avez raison. Pardonnez-moi : je manque à tous mes devoirs. L'État m'a confié une mission, je l'accomplirai quels que soient mes problèmes personnels. Or donc, je voulais vous parler de la structure de l'opéra.

Elisabeth : Bravo ! Allez-y !

La Conférencière : L'opéra se compose de récitatifs et d'aria. Les récitatifs sont accompagnés par peu d'instruments, souvent par un seul : le clavecin. Le récitatif est concret : il fait avancer l'action. Il est chanté mais souvent proche du parlé. Les Italiens l'appellent d'ailleurs : « le parlando ». Il se joue en temps réel. L'aria, lui est accompagné par tout l'orchestre. Il est chanté sur une mélodie largement développée qui cherche à faire valoir la virtuosité de l'interprète. L'aria traduit souvent la pensée intime du personnage. Son temps est comme « dilaté ». On ne sait comme nos pensées, combien de temps, il dure. Un éclair de cinq secondes ou une longue réflexion de dix minutes ? Mystère ! Madame Pétard nous disait souvent : « Imaginez ...

La porte s'ouvre. Mary apparaît.

Mary : Excusez-moi, je pouvais pas me retenir, j'avais trop envie de « passer un coup de fil ! ».

La Conférencière : Madame Pétard nous disait souvent : « Imaginez-vous dans un avion. Le récitatif c'est le moment où l'avion roule avant de décoller. On sent encore les aspérités du sol par l'intermédiaire des roues. Et puis, soudain, l'avion quitte le sol. Et soudain, on se sent libre. Libre de penser. Le temps n'existe plus : plus rien ne vous

rattache au réel ! Et c'est le magnifique aria. C'est un moment très émouvant. Voulez-vous un exemple ?

Elisabeth : Je vous en prie !

La Conférencière : Le lieu : un bureau à Paris. Les personnages : une jeune femme et son directeur, un bel homme, un peu plus âgé que la jeune femme. L'argument : elle l'aime, il n'en sait rien. Voici un dialogue en récitatif au clavecin. (*Elle chante sur un air inventé.*)

- Ah ! Vous voici enfin, Monsieur Trachert, je vous cherchais ...
- Oui, petite : faites bien vite ! J'ai du boulot, moi ! Que voulez-vous ?
- Vous dire ... vous dire que j'ai fini de classer la lettre F !
- Très bien ! Alors petite, allons bien vite, classez s'il-vous-plaît, la lettre G !

Et maintenant l'aria, annoncé par une introduction musicale avec tout l'orchestre :

Ah ! (*Vocalises*) Guy ! Si tu savais ! Comme tu me plais ! Ah ! (*Vocalises.*) Mais, comment te le dire, oui te le dire, te le dire, le dire, dire, dire ... Avant la fin ... de l'alphabet !

Elisabeth applaudit.

Mary : Ce que vous décrivez est parfaitement vrai pour votre Lully ou pour les opéras « seria » italiens. Mais pour nous les Anglais, et pour Purcell, surtout dans Didon, c'est tout à fait inexact. Henry emploie très peu du récitatif « strict ». L'action dans Didon progresse par passages d'arioso, qui sont de petits airs souples, mélodiques et très élaborés. Alors avant d'asséner à de jeunes esprits, ce que êtes la seule à prendre pour des vérités, je vous prierai de vous renseigner auprès de ceux qui savent ! *All that craps is bullshit !*

Elisabeth : *Mary ! What are you saying ?*

Mary : J'en ai marre de son arrogance. Après tout, nous sommes anglaises, nous connaissons personnellement Purcell et c'est cette pimbêche qui nous donne des leçons sur l'opéra baroque anglais !

La Conférencière : Tu sais ce qu'elle te dit la pimbêche ?

Mary : Eh ben : vas-y ! Allez ! Lâche-toi ! Je me ferai plaisir en te répondant avec ma main dans ta ...

La Conférencière : Dans ma quoi ? Ose le dire espèce de petite ...

Elisabeth : *Stop it ! Both of you ! That's enough !* Allons ! Calmez-vous les filles ! Nous sommes dans une salle de classe, pas sur une place publique ! *(Aux élèves.)* Au dernier acte de Didon, il y a une confrontation entre les deux amants. Devant Didon, Énée se ravise. Il s'annonce prêt à désobéir à Jupiter et à rester avec Didon à Carthage. Trop tard ! Didon le congédie violemment. Restée seule avec Bélinda, Didon appelle la mort comme dernière issue. Comme, dernière délivrance. Et c'est l'air poignant que vous avez entendu tout à l'heure. Mais avant ce moment sublime, ce moment de dignité tragique, au début de l'acte il y a du burlesque, de la comédie. C'est l'adieu des marins de Énée. Ils ont passé la nuit à boire, et au matin ils leur faut dire adieux aux femmes qu'ils ont aimé. Et ils mentent en leur disant qu'ils reviendront bientôt à Carthage. Cette scène est la symétrique de celle qui suit. Ici un homme et une femme du peuple ; là une Reine et un demi-Dieu ! Dans les deux cas, la rupture est difficile. Dans les deux cas, l'homme s'y montre maladroit et lâche ... Mais comme on le disait tout à l'heure le chœur est plutôt enjoué.

Toutes les trois, elles chantent le chœur : « Come away, fellow sailors ! Come away ! ». A la fin de l'air, Mary et Elisabeth quittent la salle de classe. Béatrice est assise comme au début devant sa thèse.

La Conférencière : Fatiguée de toutes ces études savantes sur la musique baroque anglaise, je rêvais de rencontrer un contemporain de Purcell. J'avais lu quelque part que l'on pouvait s'offrir un vœu rien qu'en frottant une lampe. Je n'en avais pas sous la main. Alors, j'ai pris un livre, je l'ai frotté. Mais rien ne s'est passé. Dommage ! (*Elle fait écouter le CD. C'est le chœur final de l'opéra.*) C'est dommage, parce que j'aurais pu lui dire au-delà de toutes ces pages pourquoi j'aime passionnément la musique de Purcell. Purcell tend un miroir à chacun d'entre nous. Avec ses récitatifs stricts ou pas stricts, ses arias, arioso ou pas arioso, il raconte nos vies avec exactitude et vérité. Il sait dire en musique nos joies, notre extravagance, notre petitesse, notre ridicule, nos chagrins aussi. Mais surtout, il sait dire notre grandeur. Grâce à ses contrastes et à ses extrêmes, sa musique déborde de vie et de fraîcheur. Et puis soudain, elle devient grave et plaintive. Purcell surprend toujours ceux qui l'écourent, sans jamais leur laisser le temps de s'ennuyer. Et puis je lui aurais dit à ce visiteur du XVII^{ème} Siècle, je lui aurais dit que Purcell avec ses 348 ans parle de ma vie, mieux que la plupart de mes contemporains.